

NANTERRE

AMANDIERS



Nanterre-Amandiers / saison 2020-2021

REVUE DE PRESSE

JAMAIS LABOUR N'EST TROP PROFOND

**- THOMAS SCIMECA, ANNE-ELODIE
SORLIN & MAXENCE TUAL**

DU MARDI 22 AU DIMANCHE 27 SEPTEMBRE 2020

JOURNALISTES PRÉSENTS

REVUE DE PRESSE GLOBALE ANTÉCHRONOLOGIQUE

QUOTIDIEN

HEBDOMADAIRES

MENSUEL

WEB

Service de presse
MYRA
Yannick Dufour
Lucie Martin
01 40 33 79 13
myra@myra.fr

BILAN JOURNALISTES VENUS

BILAN

17 journalistes venus

Radios : 2

Tv : 1

Quotidiens : 2

Hebdomadaires : 7

Mensuels – trimestriels : 2

Web : 2

Presse étrangère : 1

LISTE DES JOURNALISTES VENUS PAR PERIODICITE

RADIOS

LE TANNEUR Hugues / **France Info TV – Des mots de minuit**

MALINGE Perrine / **France Inter – Boomerang**

TV

MAYOT Claire / **Arte – 28 minutes**

QUOTIDIENS

BEAUVALLET Eve / **Libération**

HUMM Philibert / **Le Figaro**

HEBDOMADAIRES

ARVERS Fabienne / **Les Inrockuptibles**

DERUISSEAU Bruno / **Les Inrockuptibles**

HANSEN-LOVE Igor / **Les Inrockuptibles**

LALANNE Jean-Marc / **Les Inrockuptibles**

RIBETON Théo / **Stylist**

SOURD Patrick / **Les Inrockuptibles**

PORQUET Jean-Luc / **Le Canard Enchaîné**

MENSUELS / BIMENSUELS / TRIMESTRIELS

ENJALBERT Cédric / **Philosophie Magazine**

DE LOGIVIERE Jean-Roch / **Mouvement**

WEB

BLAUSTEIN NIDDAM Amélie / **Toute la culture.com**

GATT Florine / **MAZE.fr**

PRESSE ÉTRANGÈRE

CAPPELLE Laura / **New York Times / The Guardian**

Par
GUILLAUME TION
Photos
CAMILLE MCOUAT

Un, deux, dix moustiques entrent par la fenêtre et piquent les comédiens en répétition dans la touffeur de la salle Aquarium, au sous-sol du Théâtre Nanterre-Amandiers. Maxence Tual, perru-

que dégarnie cradasse, barbe et bermuda, patriarche du survivalisme bio, chante le bonheur de la vie décroissante («*Mais c'est ça notre richesse, c'est cultiver nos courgettes, pas se faire réveiller à 6 heures du mat par un chauffeur Uber pour perdre son âme sur un tournage*»). Il écrase avec son bâton de marche le téléphone portable de Thomas Scimeca, le quel,

pas rancunier, le prend dans ses bras et explique son moyen naturel pour «*produire de l'électricité en circuit fermé et par transvasement*». Deux fois, trois fois, dix fois, les gags en cours d'écriture passent, repassent, mutent, sont mâchés, lancés droit, réinterprétés, exagérés, déplacés, annulés et se mêlant aux phrases de la vie courante au point qu'on ne sait

plus parfois ce qui appartient à la pièce et ce qui vient de l'adresse quotidienne.

En face, Anne-Elodie Sorlin, dans un costume rembourré de Bécassine est-allemande qui servit jadis à une production de *Béton* de Thomas Bernhard, la jambe repliée sur une chaise, observe, rit et les encourage. Elle est metteuse en scène au tiers-temps. Ici, celui qui ne joue

pas dirige les autres, et quand ils sont tous sur scène, ils se sentent à leur sensation. Mais ne sont pas très sûrs. «*On demandera plutôt à des amis pendant les filages*». Accompagnés de la comédienne Leslie Bernard, ces trois-là et leurs idées sur le théâtre, l'humour, la provocation, voire la collapsologie, sont attendus comme les magiciens de cette rentrée moribonde avec leur pièce. *Jamais labour n'est trop profond*. Pourquoi tant d'espoirs ? dirait le conférencier sur un ton que Scimeca aime imiter. Premièrement, parce qu'ils ont du talent. Et deuxièmement, parce qu'ils sont libres. Mais c'est pas gagné.

KIBBOUTZ SURVIVALISTE

Au centre de leur vie, un point aveugle bouche l'horizon comme l'éléphant dans un salon : les Chiens de Navarre (dits «*les Chiens*»). Malgré des incursions au cinéma (Scimeca vu chez Valérie Donzelli, Tual chez Judith Davis), le parcours du trio est indissociable du collectif théâtral de Jean-Christophe Meurisse au sein duquel Scimeca, Sorlin et Tual ont fait leurs armes. Ils y étaient auteurs, ont brillé, fait hurler de rire, créé de nombreux spectacles, ont vécu l'aventure des Chiens depuis les premiers plateaux («*une table, quatre chaises, c'était génial*»), s'en sont séparés il y a trois ans («*trop de scénographie, trop de formatage, c'était autre chose*»). Depuis, Meurisse a reconfiguré son groupe autour d'ex-Chiens (Olivier Saladin et Loredana Cravotta). Les anciens Chiens ne souhaitent pas s'étendre sur les modalités de la rupture («*C'était une expérience incroyablement formatrice [...] et tu en viens à regarder un truc que tu n'aimes pas et sur lequel personne ne te demande ton avis*»). On aimerait, nous aussi, ne pas revenir sur cette période et n'envisager que l'avenir mais, dans leur conversation, le retour continu du terme «*les Chiens*», que ce soit en guise de comparaison ou d'expérience, est éloquent. «*C'est comme dans les Chiens...*», «*Au début on faisait ça avec les Chiens...*», «*Rappelle-toi l'époque des Chiens...*» Le trio est poursuivi par ces Chiens

qu'ils ont contribué à créer, et on comprend que cette pièce est pour eux l'occasion de s'en libérer, naître, se définir enfin comme ce qu'ils ont envie d'être. «*Retrouver les sensations qu'on aimait dans les Chiens, et les ajouter à ce qu'on n'a encore jamais utilisé de nous. On peut proposer davantage*», assure Scimeca. Une bonne fois pour toutes se confronter au passé pour ne plus avoir à y revenir.

Comment se crée le groupe et que crée-t-il, voilà l'immense programme. Salle Aquarium, Scimeca imite Gérard Desarthe, Sorlin pousse la voix façon Feydeau, Tual se laisse aller dix secondes à jouer comme au Splendid... mais, aussi étonnant que cela puisse paraître, l'impulsion du spectacle est venue de Coline Serreau. Tual a visionné *Solutions locales pour un désordre global*, son docu sur la paysannerie, l'érosion des sols, les circuits alternatifs. L'idée de la pièce est née : un trio d'acteurs s'isole dans un kibboutz survivaliste loin des plateaux de cinéma – ce qui devient presque une marotte des Amandiers, son directeur en partance, Philippe Quesne, étant connu pour ses comédies versées biodiversité. «*Quand on commence à s'intéresser à ce genre de questions, qu'on lit Pablo Servigne ou Nicolas Hulot, on finit par tout voir sous l'angle de la catastrophe. Et puis ça résonnait bien avec le moment : le départ des Chiens, la quarantaine, la dépression, le couple, les orientations de carrière... L'effondrement intérieur*», sourit faiblement Tual. «*On voulait aussi revenir sur l'utilité de l'art. Simplifier le langage. Faire sens avec peu, ça entre dans la thématique, d'où ces costumes récupérés dans des anciennes productions des Amandiers et ce petit budget*», complète Sorlin.

DOUX MONOLOGUE

Autre catastrophe, à la cafétéria, entre deux bouchées : «*J'ai l'impression que, depuis un ou deux ans, on est complètement entrés dans le XXI^e siècle. Par exemple, le théâtre de Chéreau [qui dirigea les Amandiers dans les années 80, ndr] nous paraît très très loin... C'est effrayant, l'époque est effrayante*, ●●●

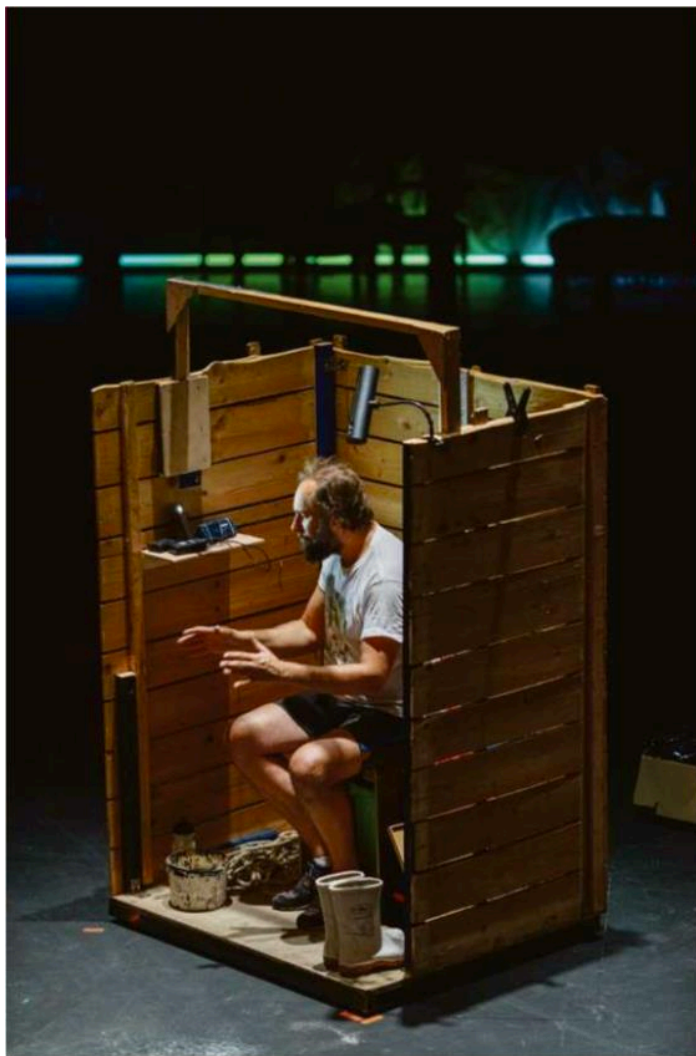
Scimeca, Sorlin, Tual : «Labour» du risque

Membres historiques des Chiens de Navarre, le collectif qu'ils ont quitté il y a trois ans, Thomas Scimeca, Anne-Elodie Sorlin et Maxence Tual répètent à Nanterre leur nouveau spectacle, entre plaidoyer pour la décroissance et thérapie de groupe.



Avec la comédienne Leslie Bernard, les trois ex-Chiens de Navarre creusent le sillon de leur humour provoc.

Répétition de
Jamais labour
n'est trop profond,
le 7 septembre
au Théâtre
des Amandiers.



●●● *le Covid nous en fait prendre conscience*», mâche Tual. C'est dans ce théâtre en futurs travaux (*lire ci-contre*), et en habitant des costumes de personnages fantômes, qu'ils vont tenter un «réenchantement désenchanté» en mode low-fi. «Chacun apporte une couleur qui lui correspond : Scimeca nombriliste, Sorlin flippée de vieillir, Tual philosophe», se décrivent ceux qui ne se sont pas trouvés de nom de troupe. Ils interprètent sur scène leur propre personnage et à certains égards, quand on entend par exemple délivré dans le noir le doux monologue de Sorlin sur Prométhée inversé (donnant le feu salvateur mais qui sert aussi à détruire), on se demande si cette pièce ne leur sert pas aussi de psychanalyse ouverte. «C'était aussi pour moi l'occasion de questionner ma carrière de comédienne, vapote Sorlin. Il n'y a que 7% des rôles pour les femmes de 40 à 60 ans. Une fois qu'on a passé les héroïnes de la vingtaine-trentaine, on fait quoi? Qu'est-ce

«Ça résonnait bien avec le moment : le départ des Chiens, la quarantaine, la dépression, le couple...»

Maxence Tual
acteur et metteur
en scène

qu'on glisse dans cet espace ? On joue les petites mains en construisant des décors ? On cuisine des pizzas ? C'est ce désarroi qu'elle veut, en creux, porter sur scène, et précisément à ce moment-là, le cuistot du restau des Amandiers se pointe avec une pizza grande comme une carte Michelin. «Superbe ! Mais la prochaine fois ne vous embêtez pas, parce qu'on va la faire tomber par terre...» «Ah bon, répond le cuistot. Je ne vous mettrai

que du gras dans la pizza, alors, comme ça vous n'aurez pas mauvaise conscience si vous ne la mangez pas.» Faire sens avec peu, œuvrer utile, on y est. Tual : «Mais si vous pouviez nous rajouter de la salade ou des courgettes sur la garniture...»

DÉLIRES COMPLICES

A mesure que *Jamais labour* n'est trop profond se crée et fait tranquillement son œuvre thérapeutique, le trio, à l'image d'un groupe de rock dont ils fantasment l'existence, teste aussi sa solidité. Quand l'écriture au plateau tourne en rond, l'un ou l'autre puise dans des thèmes stockés dans un document partagé. Ce jour-là, Anne-Elodie Sorlin a par exemple retrouvé des idées autour de *Nos Cabanes*, de Marielle Macé (Verdier). Tous sont d'accord : ils parlent trop. Mais il en faut, des discussions, pour trouver l'appui minuscule qui va permettre de retourner une scène. Au plateau, ils mélangent images chiadées et délires com-

plices, n'hésitent pas à ralentir le rythme, éteindre les lumières, se priver de décors. Ils recherchent une voie entre radicalité et opportunité de l'humour qui passe. Le résultat, comme vu très en amont, tient du fruit cabossé avec beaucoup de goût. «Mais le théâtre nécessite du temps, et comme on est partout à la fois, on n'a pas vraiment le temps de laisser les choses reposer.» Dans cette ambiance agréable mais au sol mouvant, Leslie Bernard, la junior du groupe, a, elle, confiance pour quatre : «Ils trouvent parfois qu'être trois est une faiblesse, alors que c'est une force. Ils vont trouver leur équilibre. Et on va trouver un endroit qui ne soit pas celui de la facilité.» Pas dans un chemin, espérons-le. ◆

JAMAIS LABOUR
N'EST TROP PROFOND
de THOMAS SCIMECA,
ANNE-ÉLODIE SORLIN
et MAXENCE TUAL
Du 22 au 27 septembre
au Théâtre Nanterre-
Amandiers (92).



Au bon buzz

ILS MORDENT ENCORE

Trois anciens Chiens de Navarre imaginent la rencontre d'une jeune femme et de vieux briscards.

Elle a 20 ans,
est pleine d'espoirs ;
ils sont vieux
et désabusés.
Ça va saigner !

Ils pensaient créer en avril un spectacle d'« anticipation ». Confinement oblige, ils arrivent sur scène avec un projet qu'ils qualifient eux-mêmes de « ringard », car pris de vitesse par le Covid-19. Les acteurs Thomas Scimeca, Anne-Élodie Sorlin et Maxence Tual persistent pourtant dans leur fiction. Enfermés dans un théâtre, ils incarnent trois acteurs « vieux, gros et moches », qui confrontent leur dégoût de la société à l'entrain d'une comédienne de 20 ans (Leslie Bernard). Ils sont cloîtrés depuis des mois entre les quatre murs de la salle. Fonctionnent en autosuffisance. Assurent leur subsistance grâce à un jardin partagé, construisent des toilettes sèches. Ils parlent de collapsologie et de solastalgie. Deux concepts à la mode pour dire l'effondrement imminent des civilisations et le sentiment de deuil que génèrent ces fins de monde annoncées. Ils citent Pierre Rabhi, Marcel Pagnol, l'agronome Claude Bourguignon et Prométhée ; tricotent un récit qui les portait en quadras désabusés. Ces trentenaires dont on aimait le ricanement adolescent lorsqu'ils s'ébattaient dans *Les Chiens de Navarre* (leur troupe d'origine) sont devenus adultes, ce qui n'est pas un mal. À ceci près que, même matures, ils ne s'assagissent pas et surexcitent le public à coups de saillies imprévisibles. Comme ils ont l'art de se moquer d'eux-mêmes (et de nous) avec une rare férocité, on ne s'inquiète pas : *Jamais labour n'est trop profond* ne sera pas un spectacle dépressif. Au contraire. — J.G.

| *Jamais labour n'est trop profond* | Théâtre Nanterre-Amandiers, 7, av. Pablo-Picasso, 92 Nanterre | 01 46 14 70 00 | Du 22 au 27 sept. | Mar., mer., ven. et sam., 20h, jeu. 19h30, dim. 16h | 10-30 €.



Best Of



**Jamais labour n'est
trop profond**
par Thomas Scimeca,
Maxence Tual,
Anne-Elodie Sorlin.
Théâtre Nanterre-
Amandiers

Joyeuse mélancolie
et curiosité tous
azimuts comme
remèdes à la
solastalgie.

Rencontre

THÉÂTRE POUR UN
MONDE ABSURDE

Maxence Tual, Anne-Elodie Sorlin et Thomas Scimecca © Renaud Monfourny

Un remède à la solastalgie ? Avec leur curiosité tous azimuts et leur joyeuse mélancolie, **THOMAS SCIMECCA, ANNE-ÉLODIE SORLIN ET MAXENCE TUAL** imaginent la meilleure façon de réparer le vivant dans leur nouveau spectacle, *Jamais labour n'est trop profond*. Rencontre avec les trois créateur-trices.

TEXTE Fabienne Arvers PHOTO Renaud Monfourny

AVEC CES TROIS-LÀ, LE DÉSORDRE EST DANS L'ORDRE DES CHOSSES.

UNE SECONDE NATURE. Alors, quand on se rend fin août au Théâtre Nanterre-Amandiers pour assister à une répétition de *Jamais labour n'est trop profond*, conçu et mis en scène par Thomas Scimecca, Anne-Elodie Sorlin et Maxence Tual, ils mettent évidemment la charrue avant les bœufs. On commence par déjeuner au soleil pour enchaîner avec une interview sur le pouce, avant de rejoindre la salle de répétition qui ouvre sur le parc de Nanterre. Par facilité, on les appelle les ex-Chiens de Navarre, interprètes inoubliables des spectacles de la compagnie créée par Jean-Christophe Meurisse en 2005 – *Une raclette*, *Nous avons les machines*, *Quand je pense qu'on va vieillir ensemble* ou *Les danseurs ont apprécié la qualité du parquet*.

Mais s'il y a une vie après Les Chiens de Navarre, il y en eut aussi une avant. Anne-Elodie Sorlin et Maxence Tual se connaissent depuis le collège. "On avait 14 ans, des boutons et des appareils dentaires", s'émeut Maxence. "On allait voir Bruce Nauman ensemble, des trucs hyper-contemporains", relève Anne-Elodie. "Parmi les petits secrets que tu m'as fait découvrir, il y a eu L'Important c'est d'aimer, le film d'Andrzej Zulawski", opine Maxence. De retour avec des chaises, Thomas Scimecca s'inquiète de la tournure de l'interview : "Ah, carrément, vous partez de là ?" C'est qu'il faut un début à tout, surtout si l'on veut évoquer leur départ des Chiens de Navarre.

"Cette aventure n'est pas terminée, rectifie Anne-Elodie, elle se transforme." "J'avais envie de changer d'air, tout simplement, quitte à y revenir de temps en temps, ajoute Maxence. On est les ex-Chiens de Navarre mais, en octobre, on va faire des impros avec les nouveaux aux Bouffes du Nord (*La Peste* c'est Camus mais la grippe est-ce Pagnol ?, du 16 au 24 octobre – ndlr). Ça devient une grande famille."

Et puis, entre ces trois-là, c'est aussi et surtout une histoire d'amitié. Leur envie de créer ensemble un spectacle remonte à deux ans et prend sa source dans la dépression bien connue qui guette les quadragénaires. *"J'ai eu ma crise existentielle, collapsologique et solastalgique, se remémore Maxence. Je venais de voir Solutions locales pour un désordre global de Coline Serreau, un documentaire de 2010 sur la question de l'érosion des sols, de la destruction de la paysannerie et de tous les problèmes que ça peut poser. Elle interviewe des gens dans le monde entier : Vandana Shiva, les sans-terre au Brésil, les agronomes Claude et Lydia Bourguignon, le poète paysan Pierre Rabhi. Par la suite, le thème s'est étoffé avec les théories de l'effondrement qui proviennent parfois de gens sérieux, mais peuvent aussi alimenter le complotisme, où tout le monde devient complètement parano."* Pas franchement rigolo comme point de départ.

Pour autant, il ne s'agissait pas de tomber dans le théâtre documentaire, si en vogue de nos jours, *"mais de travailler à partir de ce que ce documentaire avait provoqué en nous, d'un point de vue intime et sur notre vision du monde"*, précise Anne-Elodie. *"On voulait parler de la dépression, mais d'une manière très légère, ajoute Thomas. D'une dépression historique aussi. On est en deuil du futur, et il faut vivre avec cette incertitude, en ayant des enfants, en assistant à l'augmentation des cataclysmes, comme si les perspectives se rétrécissaient en même temps que nous – on vieillit."*

A ce niveau-là de l'interview, on se dit qu'il y a effectivement de quoi se tirer une balle et on s'interroge sur ce qu'il-elles mijotent sur le plateau depuis des mois... Ce serait oublier la présence d'une nouvelle et jeune recrue, Leslie Bernard, qui se présente sans sourcilier : *"Je suis la beauté, la jeunesse,*

l'espoir!" Leur syndrome de Stendhal ambulant, le soleil après la pluie, le futur en chair et en os. Sortie de l'Ecole supérieure d'art dramatique du TNB de Rennes, Leslie se souvient les avoir découverts dans *Une raclette*, puis les avoir croisés de nouveau quand certain-es de ses camarades de promotion ont rejoint Les Chiens de Navarre. Avec la fraîcheur et l'innocence qui caractérisent la jeunesse, elle raconte : *"Un jour, j'avais la gastro, c'était le 26 décembre je crois, et Thomas m'a appelée pour me proposer ce projet."* Ils sont donc quatre sur le plateau, un chiffre un peu magique pour Anne-Elodie, génial pour le quatuor amoureux et la belote, tempère Maxence.

Rappel des faits : *Jamais labour n'est trop profond* devait être créé en mai dernier. Qui sème le vent récolte la tempête, sommes-nous tentés de leur dire, puisque leur point de départ souligne cette capacité inouïe de l'homme à bousiller son milieu naturel..., qui nous a valu l'hiver dernier la déflagration mondiale connue sous l'appellation Covid-19. Certes, acquiesce Thomas : *"Au départ, c'était une catastrophe parce qu'on s'est dit : on parle de tout ça, et puis une chose encore plus terrible ou équivalente arrive. On va être complètement dans l'actualité, il n'y a plus de distance, ça va être poussif. On pourra nous taxer de facilité. Alors on s'est dit qu'il fallait forcer le trait!"*

La pièce nous plonge dans les heurts et bonheurs d'une compagnie de théâtre décroissante et résiliente qui pousse le dilemme d'Hamlet dans ses ultimes retranchements : faire ou ne pas faire de théâtre ? Qu'est-ce que ça change à l'état du monde ? Et si l'on en fait, avec quels moyens ? Le ton est donné dès le début du spectacle dans cette scène déjà mémorable avant même d'être créée où Thomas parle avec son agent du prochain tournage d'un film, assis sur la cuvette

des toilettes sèches, surpris et tancé par Maxence qui porte une perruque à la Vincent Macaigne : *"Thomas, qu'est-ce qu'on avait dit ? Raccroche ! Moi aussi j'ai un agent, et elle m'appelle pas ! Elle sait qui je suis !"*

Glaneuse à sa façon, l'équipe cultive l'art de la récup. De ses longs mois passés dans le Théâtre Nanterre-Amandiers à farfouiller dans les ateliers de décor, elle a récupéré des costumes désormais historiques. Thomas n'est pas peu fier de porter le costume de Gérard Desarthe dans *Hamlet*, mis en scène par Patrice Chéreau. Idem pour le décor : ils ont récupéré le bunker d'Eva Perón mis en scène par Marcial Di Fonzo Bo. Et pour enfoncer le clou du temps qui passe, précise Thomas, *"de temps en temps, cette compagnie essaie de jouer quelques bribes de vieux textes que nous, vieux acteurs, avons appris dans notre jeunesse"*. *"Comme un hommage à un monde qui disparaît"*, renchérit Anne-Elodie.

Dans ce théâtre bricolé qui s'échafaude sous nos yeux, la mythologie a aussi sa part, éclairant leur conviction que *"le théâtre a toujours surgi après la crise. Après la guerre de Troie, après un meurtre et tout le théâtre des années 1950, quand le péril était nucléaire et qu'on pensait vraiment que l'humanité pouvait être rayée de la carte en appuyant sur un bouton, énumère Maxence. On a lu le théâtre de Beckett et aussi La Route de Cormac McCarthy. Du coup, le mythe de Prométhée, dans notre contexte, il en prend un sacré coup. C'est une figure qui a émancipé l'humanité mais qui devient presque le signe de notre hubris, de notre folie. La spécificité de l'être humain, c'est pas qu'il a l'outil, le feu, et que c'est un être prométhéen, c'est d'être le seul animal capable de défoncer sa niche écologique sans s'en rendre compte, ce qui est vraiment un manque d'instinct naturel inquiétant."*

Les années 1950 ont eu le théâtre de l'absurde. Maintenant qu'on patauge dans le XXI^e siècle, indéniablement et inexorablement, nos joyeux-cuses luron-nes se réclament de l'absurde du monde pour en faire le théâtre de nos émotions, du rire aux larmes, entre les fantômes du passé et les lambeaux d'un futur qui s'amenuise. ●

Jamais labour n'est trop profond conception et mise en scène Thomas Scimeca, Anne-Elodie Sorlin, Maxence Tual, avec les mêmes et Leslie Bernard. Du 22 au 27 septembre, Théâtre Nanterre-Amandiers, CDN

Rentrée scènes Sélection de la rédaction

Möbius de la
Compagnie XY,
en collaboration
avec Rachid
Ouramdane

TOUS·TES EN SCÈNE!

Pour ne rien manquer de cette rentrée sur les planches,
les coups de cœur de la rédaction.

TEXTE Igor Hansen-Løve, Philippe Noisette & Patrick Sourd

Théâtre

THOMAS SCIMECA, ANNE-ÉLODIE SORLIN & MAXENCE TUAL

Leslie Bernard et trois anciens-nés des Chiens de Navarre (Thomas Scimeca, Anne-Élodie Sorlin et Maxence Tual) planchent dans *Jamais labour n'est trop profond* sur le thème : est-il possible de repartir de zéro ? Attelée au soc de sa charrue, la fine équipe dénonce avec humour et cruauté l'ouverture de sillons où l'engrais de la bêtise se marie aux pesticides des idées reçues. Jeanne Addad, Thomas de Pourquery, Judith Chemia et quelques autres incarnent chaque soir l'invité-e surprise de cette quête d'un bonheur qui n'est plus dans le pré. P. S.

Jamais labour n'est trop profond
du 22 au 27 septembre, Théâtre - Nanterre
Amandiers, CDN

SYLVAIN CREUZEVAULT

Après *Les Démones*, *Crime et Châtiment* et *L'Adolescent*, le bouillonnant trentenaire s'attaque à un autre sommet de l'œuvre de Dostoïevski. Avant la mise en scène totale des *Frères Karamazov*, promise pour le mois de décembre, Sylvain Creuzevault propose, dès septembre, une partie du roman culte *Le Grand Inquisiteur* (1880). Les questions autour de la foi devraient se télescoper avec des considérations politiques sur notre actualité, au fil d'un spectacle qui s'annonce colossal. I.H.-L.

Le Grand Inquisiteur d'après Fédor Dostoïevski. Du 25 septembre au 18 octobre
Les Frères Karamazov d'après Fédor Dostoïevski. Du 12 novembre au 6 décembre, Odéon Théâtre de l'Europe, Paris →





Jamais labour n'est trop profond

Trois anciens des Chiens de Navarre partent à la rencontre des cloportes, des scolopendres et d'une jeune beauté. Forcément original.



© Anne Elodie Sorlin, Annabelle Laurengo

Jamais labour n'est trop profond sera créé à Nanterre Amandiers

Thomas Scimeca, Anne-Elodie Sorlin et Maxence Tual se penchent sur le devenir de notre Terre empoisonnée. Inutile de s'attendre évidemment à une conférence ennuyeuse sur l'art du labour. Bien plus certainement à l'une de ces fantaisies mélancoliques et hilarantes du type de celles que ces trois anciens historiques des Chiens de Navarre ont fait fleurir avec leur ancienne meute. On observera donc avec un grand intérêt la nouvelle liberté de ces esprits canins qui comptent réinvestir les territoires de l'improvisation et du loufoque. Avec eux, la jeune Leslie Bernard et un invité de marque différent chaque soir (Jeanne Added, Thomas de Pourquery, Judith Chemla, Edith Fambuena...). Et le sort de la Planète en toile de fond.

Éric Demey

Théâtre Nanterre Amandiers, 7 av. Pablo-Picasso, 92000 Nanterre. Du 22 au 27 septembre à 20h, jeudi à 19h30, dimanche à 16h. Relâche lundi. Tél. 01 46 14 70 00.



En marge de *Jamais labour n'est trop profond*, leur spectacle présenté jusqu'au 27 septembre 2020 au théâtre des Amandiers à Nanterre, nous avons discuté d'effondrement, de collapsologie et... de clowns avec Anne-Élodie Sorlin, Maxence Tual et Leslie Bernard.

C'est l'histoire d'une compagnie de théâtre qui s'est retrouvée confinée pendant des mois au théâtre des Amandiers à Nanterre. Apocalypse ou pas, les quatre compères, Anne-Élodie Sorlin, Maxence Tual, Thomas Scimeca, ex-Chiens de Navarre, fondent alors en compagnie de Leslie Bernard, sur les ruines du théâtre, une espèce d'éco-village résilient et autonome qui doit son salut... à du caca, érigé en biocarburant. *Jamais labour n'est trop profond* propose une réflexion et une évocation poétique autour de la thématique de l'effondrement qui grève notre société, et aussi – surtout ? – nous-mêmes.

Usbek & Rica : On a pu assister aux répétitions de la fin de la pièce. Que raconte exactement « Jamais labour n'est trop profond » ?

MAXENCE TUAL :

La fiction de base, ce sont des comédiens qui ont été confinés des mois et ont transformé le théâtre en éco-village pour la compagnie. L'endroit est désert. On ne sait pas bien s'il s'agit de refaire du théâtre ou s'il s'agit de chercher à devenir autonomes et résilients, notamment en faisant un jardin qui est hors scène, en vivant peu, en réparant ce qui existe, en s'habillant des costumes qui traînent dans le théâtre. L'évènement fondateur de la pièce, c'est qu'ils pensent avoir réussi à transformer des excréments en énergie. Puisque c'est ça, le Graal dans notre société : trouver une nouvelle source d'énergie qui ne serait pas polluante et qui nous permettrait de continuer à faire fonctionner la machine. On sait très bien que substituer complètement des énergies renouvelables aux non-renouvelables n'est pas possible. C'est pour ça que ça nous fait rire que quatre zouaves pensent avoir trouvé la solution avec une énergie d'avenir, en construisant des « merdoducs ».



Et pourquoi ce titre finalement peu éloquent : « Jamais labour n'est trop profond » ?

MAXENCE TUAL :

On aime bien les titres énigmatiques. « Jamais labour n'est trop profond », c'est évidemment le contraire qu'il faut faire. On l'a d'abord entendue dans le film de Coline Serreau, *Solutions locales pour un désastre global*. L'ingénieur agronome Claude Bourguignon défend l'idée que le labour abîme la terre, qu'il ne faut surtout pas la labourer. Le labour est un mythe indéboulonnable. Il est très compliqué aujourd'hui pour un agriculteur de ne pas labourer sa terre. Même dans le hall de l'Agro à Grenoble trône une statue où il est écrit « Jamais labour n'est trop profond ». Anne-Élodie le disait aussi très justement : on dirait quelqu'un de très enrhumé qui dirait « jamais amour n'est trop profond ». C'est ce mélange de surréalisme et de contradiction qui nous plaisait dans ce titre qu'a trouvé Thomas (*Scimeca, ndlr*). Et puis, ça évoque la terre, ce qui reste tout de même notre point de départ.

Parlons de vos inspirations. Lors d'une de vos répétitions, j'ai entendu que ça parlait du film « Playtime » de Jacques Tati...

ANNE-ÉLODIE SORLIN :

Oui, Tati, j'adore. Les personnages dans ses films sont azimutés. Je les ai revus pendant le confinement, on dirait vraiment qu'ils sont un monde post-catastrophe. Pourtant tout va bien, la société a repris, ça marche. Il y a quelque chose de presque « beckettien » : il n'y a plus de mots, mais tout a l'air super.

MAXENCE TUAL :

Le critique de cinéma Serge Daney disait de Jacques Tati qu'il a fini par inventer la société qu'il critiquait. *Playtime*, c'est une invention de formes, de design. Même les designers ont repris ses idées. Il a créé un monde qui est pour lui cauchemardesque. Et il le déteste tellement, et avec une telle précision, que paradoxalement il y a une sorte de beauté froide et terrifiante qui en sort. Il annonçait déjà tout ce dont on souffre maintenant : des mégastructures, des mégalopoles qui enflent à côté des vieilles banlieues, des zones pavillonnaires dans un tempo infernal, un monde obsédé par la croissance, les chiffres et le travail. On l'a beaucoup accusé d'être réactionnaire, mais en fait filmer des gens coincés dans leur bagnole dans les embouteillages, c'est déjà l'humanité de maintenant.



— M. Hulot perdu dans la ville dans Playtime de Jacques Tati

ANNE-ÉLODIE SORLIN :

C'est aussi un hommage à Buster Keaton, en fait, à tous ces artistes qui travaillaient sur la catastrophe à venir ou déjà présente. Et là où on se retrouve tous les quatre, c'est dans leur position de l'acteur ou du créateur qui n'a d'autre solution que d'en rire. C'est burlesque, c'est l'effondrement. En matière d'humour, la meilleure blague, c'est quand quelqu'un chute sur une peau de banane... Tati est un clown absolu. Oui, dans notre dispositif, on a cherché à comprendre ce que ça serait d'être clown dans l'effondrement.

MAXENCE TUAL :

Oui, notre enjeu, c'est de réussir à être des clowns collapsologues. Dans un monde qui est condamné de A à Z, que veut dire faire quand même du théâtre et être des clowns ? On témoigne d'une forme d'angoisse qui est intime, métaphysique, historique et politique. Et on en rit. Si on ne peut pas en rire, c'est qu'on suffoque. Il y a déjà assez de suffocation aujourd'hui, de la terre, des animaux, des gens, pour ne pas en rajouter avec du théâtre. On voulait créer un endroit où on peut rire ensemble en respirant, mais sans faire croire que tout ça n'existe pas.



— (c) Martin Argyroglo

C'est rire pour ne pas pleurer en quelque sorte ?

ANNE-ÉLODIE SORLIN :

On vient de ce théâtre-là tous les trois. On dit souvent du rire de résistance qu'il cache un désespoir. C'est évident. En revanche, essayer de continuer à être dans le mouvement, même dans le désespoir, est quelque chose qui nous aide à vivre. C'est ce rire là qu'on cherche, ce n'est pas le rire du gag. C'est plus profond : on rit parce qu'on n'a pas le choix.

LESLIE BERNARD :

Il y a aussi, je crois, un hommage au théâtre. On évoque *Hamlet* de Shakespeare et *Prométhée* d'Eschyle. Il y a une recherche autour du théâtre, comment on continue à faire du théâtre dans cet effondrement, quelle forme de théâtre inventer ? On a récupéré pour la pièce des parties du décor d'un ancien spectacle de Martial di Fonzo Bo.

MAXENCE TUAL :

Oui, on a recyclé quasiment tout ce qu'on utilise. C'est presque un principe de travail. C'est un peu vivre sur les ruines du capitalisme, comme la raconte le livre *Le champignon de la fin du monde* (de l'anthropologue [Anna Tsing](#), *ndlr*). Elle raconte bien comment certains champignons, comme le matsutake, ne poussent que dans des endroits désaffectés et pollués. C'est tout le paradoxe. Que peut-on encore capter dans un monde qui s'effondre ?

Et puis, pour nous, dans notre approche, c'est aussi vivre dans les ruines du théâtre public des années 1980. Tout ce théâtre qui a pu exister avec beaucoup d'argent, parce qu'il y avait une abondance énergétique de la société, une croissance folle. Ça a donné un théâtre flamboyant avec de grands metteurs en scène. Et maintenant, c'est le XXI^e siècle, la fête est finie, les grandes maisons de théâtre sont en train de s'effondrer. Tous les CDN (*centres dramatiques nationaux*, *ndlr*) n'ont plus un rond mais disposent quand même de stocks pleins à craquer de costumes et de décors. On ne va pas remonter une énième *Mouette* (la pièce d'Anton Tchekov, *ndlr*) hors de prix, comme si on avait les mêmes problèmes que dans les années 1980. C'est toujours un peu rapide de dire que les problèmes au théâtre n'ont pas changé depuis Molière. C'est en partie vrai, mais c'est surtout faux : il faut toujours réinventer le théâtre, pour qu'il soit en écoute, même s'il est intempestif, contre l'époque. Au moins pour qu'il perçoive le problème, les maux de son époque.

Tout à l'heure, vous disiez vouloir représenter des clowns collapsologues, plus que survivalistes. Chez un collapsologue comme Pablo Servigne, il y a aussi cette idée que l'on pourrait se sauver par l'entraide et le collectif...

ANNE-ÉLODIE SORLIN :

Justement, entre nous, on en débat pas mal. On n'est pas toujours d'accord.

MAXENCE TUAL :

Ça reste à l'état de question pour moi. C'est complètement insoluble. Si ce qu'il appelle « entraide », ce sont les villages éco-résilients habités par d'anciens Parisiens qui peuvent s'acheter une petite ferme dans la Drôme et vivre ensemble, ce n'est pas exactement de l'entraide. C'est une entraide qui laisse derrière les mecs qui vivent dans les cités ou en périphérie des grandes villes. C'est compliqué... C'est un des problèmes de la collapsologie, ça peut déclencher des comportements de survivalistes, de repli à fond, armé ou égocentré. Le problème, c'est qu'invente-t-on comme politique ? Servigne, c'est un anarchiste. Il ne pense pas que l'État peut exister, il ne pense pas exactement que la solution peut être collective. Il parle d'entraide, mais – et je crois que d'une certaine manière, il a raison – les États sont devenus impuissants à se réformer pour être « à la hauteur » de la catastrophe. Ça demanderait un discours de vérité insupportable à entendre pour les citoyens.

C'est ça le pire. Ça se trouve, nous, on va s'en tirer.

ANNE-ÉLODIE SORLIN :

L'autre jour, j'écoutais à la radio le philosophe Achille Mbembé, qui a écrit un livre qui s'appelle Brutalisme (La Découverte, 2020), sur le brutalisme de l'anthropocène. Il parlait de l'Afrique et disait qu'on n'a pas le « luxe » de l'effondrement en Afrique. Et il abordait la question de la réparation. Pour moi, c'est la seule alternative. Au Japon, quand un vase en céramique est cassé, tu le ré pares avec de l'or, tu rajoutes quelque chose. La réparation, c'est ça : on répare en faisant corps avec quelque chose d'autre.

MAXENCE TUAL :

Ça n'est pas l'idée de Servigne, mais la collapsologie est quand même un phénomène sociologique assez CSP+... Le scandale n'est pas que notre société s'effondre mais que notre civilisation, après avoir détruit toutes les autres, continue à les condamner, ne serait-ce que par la pollution et le réchauffement climatique. Ce qui est possiblement faux, dans le constat des « collapsos », c'est que ça si se trouve, nous en Occident, on va s'en tirer plus ou moins. Par contre, c'est loin d'être sûr pour les autres pays. Ne serait-ce sur le plan agricole. Auparavant, l'agriculture de subsistance était assurée par les femmes, de manière simple. Maintenant que les terres sont devenues inexploitables, qu'on leur a vendu tout le package agricole avec les tracteurs, les produits, il y a un exode massif vers les villes et ça crée des mégalo poles impossibles. Plus de terres, le réchauffement climatique, les invasions de criquets, de plus en plus de cataclysmes... C'est un cauchemar ! C'est eux, en fait, qui paient l'effondrement. C'est ça le pire : ça se trouve, nous, on va s'en tirer.



Est-ce que pour autant, vous diriez que vous faites du théâtre militant ? Ce spectacle est comme une exhortation à la beauté. Il y a notamment ce très beau passage avec Leslie Bernard, où elle rappelle les origines du monde expliquées par les mythes grecs.

MAXENCE TUAL :

On est dans l'évocation. On ne va rien démontrer, on ne fait aucun discours. Et non, ce n'est pas un théâtre militant, je ne saurais pas pour quoi militer.

LESLIE BERNARD :

Ce n'est pas non plus un théâtre documentaire.

ANNE-ÉLODIE SORLIN :

Pour revenir au collectif, en tant que gens de théâtre, nous quatre, on vient d'une troupe, on est habitués au collectif. On ne fait rien sans le collectif. Pour nous, c'est un langage. Je ne dis pas qu'on va mieux s'en sortir, mais on ne peut pas faire de théâtre si on n'a pas la notion du collectif. On ne sait pas construire des maisons, on n'est pas très bricolo mais on rappelle que si on ne se met pas tous ensemble, on n'arrive à rien.



— (c) Martin Argyroglo

MAXENCE TUAL :

Oui, et avec ce spectacle, on a juste envie de rire dans un monde où il y a des collapsologues, des survivalistes, où tout s'effondre. Du coup, qu'est-ce qu'on devient ? On est dans cette évocation de tous ces gens qui quittent les villes, on joue avec ces imaginaires, ce langage d'aujourd'hui, Je ne sais pas ce qu'il va en rester. Mais non, on ne veut pas dire ce qu'il faut faire ou ne pas faire.

LESLIE BERNARD :

J'ai été élevée à l'école sur le ton du « c'était mieux avant ». J'ai toujours entendu ça, surtout au théâtre. C'était mieux avant parce qu'il y avait de l'argent, etc. Comme si ce qui existait aujourd'hui n'avait que très peu de valeur. De mon point de vue de femme de 30 ans, j'ai presque peu d'espoir en l'avenir. Ce n'est pas le moment de le dire dans le spectacle mais, par moments, j'ai envie de le faire entendre. Avec ce texte (*de Jean-Pierre Vernant sur les origines du monde, ndlr*) se pose la question de savoir si on va pouvoir continuer. Peut-être pas. Je suis assez d'accord avec ce que disait Maxence tout à l'heure : je crois assez peu à l'idée de sortir de la société pour en créer une nouvelle avec, finalement, juste une seule partie de la société. Et ce que j'aime aussi dans ce projet, c'est que ça parle de l'effondrement du monde, oui, mais aussi de l'effondrement intime. Ça m'évoque le désespoir d'une jeunesse sur le dos de laquelle on met beaucoup de choses mais à qui on offre peu de solutions. Je ne sais pas ce qu'on peut construire avec ça.

Sélection théâtre, rentrée 2020

Le théâtre comme refuge

Par Léna Martinelli
Les Trois Coups

Dans ce contexte épidémique, notre sélection se cantonne aux spectacles en lien plus ou moins direct avec l'actualité. Que ces propositions nous alertent ou nous donnent du baume au cœur, elles rappellent combien le théâtre est nécessaire. En salle ou sous chapiteaux, en intérieur ou extérieur, dans le privé ou subventionné, les propos sont riches et les formes variées.

Toujours aux antipodes du théâtre documentaire, d'autres abordent de grandes questions en rejoignant des préoccupations plus personnelles, plus égotiques. À partir du documentaire de Coline Serreau, *Solution locale pour un désordre global*, *Jamais labour n'est trop profond*, Thomas Scimeca, Élodie Sorlin et Maxence Tual (trois comédiens et auteurs qui se sont rencontrés au sein des Chiens de Navarre) parlent du sol et d'écologie, mais surtout d'eux-mêmes. Et c'est ce qui nous touche : « *Comment s'y prendre pour réparer le monde entier... ou presque ? Aux problèmes de la planète font, en quelque sorte, échos nos états dépressifs, nos effondrements intimes. Tout ça bien sûr est traité avec humour. C'est donc aussi un moyen de parler de nous, en fin de compte, parce qu'au fond on ne sait pas s'intéresser vraiment à autre chose qu'à nous. Nous, comme symptôme de notre époque narcissique* », explique Thomas Scimeca.



« *Jamais labour n'est trop profond* », de Thomas Scimeca, Elodie Sorlin, Maxence Tual © DR

Voilà donc de quoi lancer une saison forte en émotions, même si celle-ci est plus que jamais... sous réserve d'éventuelles modifications. Alors, laissons la poésie, l'humour, la beauté, la puissance d'un propos nous ré-enchanter. Savourons la magie d'être là, de vibrer et rêver, de réfléchir et agir. Ensemble. ¶

Jamais labour n'est trop profond, de Thomas Scimeca, Elodie Sorlin, Maxence Tual, du 22 au 27 septembre 2020, à Nanterre-Amandiers, centre dramatique national

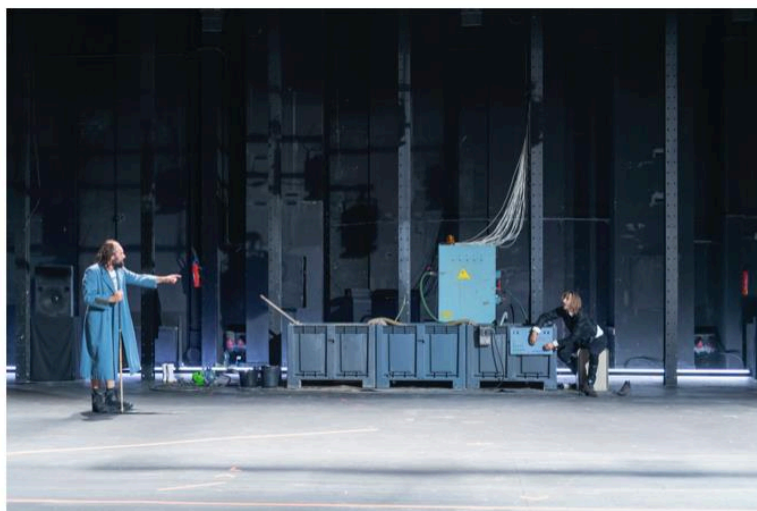
Jamais Labour n'est trop profond – Programme pour une fin du monde



© Martin Argyroglo, Anne-Élodie Sorlin, Thomas Scimeca, Maxence Tual, Leslie Bernard, dans *Jamais labour n'est trop profond*.

Du 22 au 27 septembre à Nanterre-Amandiers, Thomas Scimeca, Anne-Élodie Sorlin et Maxence Tual se posent une question essentielle : comment faire du théâtre en temps de crise ? Des costumes aux décors en passant par les textes et les personnages, la troupe semble faire du recyclage un nouveau langage scénique.

Thomas Scimeca, Anne-Élodie Sorlin et Maxence Tual se sont rencontrés au sein de la troupe des Chiens de Navarre. De cette expérience commune, ils ont gardé le goût de travailler ensemble et proposent avec *Jamais labour n'est trop profond*, une série de tableaux, écrits et mis en scène collectivement, pour explorer le thème de l'écologie. Sur la scène transformée en temple de la décroissance, les comédiens se livrent à une exploration intime et artistique de ce qui fait le théâtre aujourd'hui, et de ce qu'il pourra en rester.



© Martin Argyroglo

De Molière à Coline Serreau

Les trois artistes sont partis de leurs propres questionnements sur l'écologie pour construire le spectacle. En tant qu'acteurs, ce sont aux personnages qu'ils s'intéressent : collapsologues, scientifiques, activistes ou rêveurs peuplent une scène dénudée, propice à toutes les improvisations. Le spectacle s'ouvre ainsi sur une discussion téléphonique aux toilettes, Thomas Scimeca discute avec son agent qui le submerge d'informations pour son prochain tournage, et lui fait miroiter une rémunération non négligeable. Mais voilà, il est désormais loin des tentations capitalistes, comme lui rappelle Maxence Tual, qui brise son téléphone et applaudit sa libération. Mais que vient faire un comédien sur le terrain de l'écologie ?

« Tout est parti d'un film documentaire de Coline Serreau, Solutions locales pour un désordre global, qui nous a pas mal bouleversés. [...] Pour autant, il n'était pas question de se lancer dans du théâtre documentaire, mais d'investir à notre manière les thèmes, les enjeux, les personnages du film. »

THOMAS SCIMECA, ENTRETIEN POUR NANTERRE-AMANDIERS

Le spectacle ne traite donc pas d'écologie à proprement parler. Il construit une douce poésie, moqueuse, mélancolique parfois, théâtrale toujours, qui détourne les discours alarmistes en de drôles tirades absurdes. Ainsi, la course à l'énergie devient un gag scatologique à répétition, le principe du recyclage est appliqué à la lettre : décors, costumes, tout vient d'autres spectacles, d'autres créations. Les comédiens, « *quarantenaires dépressifs* » – selon Maxence Tual – ont le bon goût de se tourner eux-mêmes en dérision en rêvant d'un retour à la terre, eux qui n'ont jamais connu autre chose que la vie urbaine.

Ces douces moqueries s'adressent aussi au public, à qui il est demandé à de multiples reprises de participer à la création de l'électricité du spectacle... en allant déféquer dans les toilettes sèches sur scène. La blague n'est pourtant pas si bête qu'il y paraît, *Jamais labour n'est trop profond* interroge aussi notre place d'observateurs, notre inaction, face au spectacle et face aux événements. Le topos scatologique est donc le point pivot entre la farce légère et la réflexion, entre la terre et l'humain, entre l'intimité et le projet politique.



© Martin Argyroglo

Théâtre et crises

Jamais labour n'est trop profond cherche avant tout à répondre à la question angoissée de ce qu'il reste ou restera du théâtre à l'orée de la crise écologique. Anne-Élodie Sorlin convoque ainsi le texte *Prométhée* d'Eschyle dans le noir de la coupure de courant, devant ses camarades qui réclament un peu de poésie. Le spectacle parvient ainsi à soulever la question de la vanité de l'art lors d'une scène de tournage chaotique tout en maintenant le caractère essentiel de la beauté et de la poésie en toute situation.

« On n'a pas voulu faire un spectacle apocalyptique. Ce qui nous a animé tout au long de nos recherches, c'est le besoin de vérifier que la beauté n'est pas morte. »

THOMAS SCIMECA, ENTRETIEN POUR NANTERRE-AMANDIERS

La troupe nous mène ainsi de scène en scène en alternant discussions prosaïques et moments hors du temps. Un tableau dystopique montrant une famille bourgeoise retranchée dans un bunker high-tech se conclut ainsi par une tirade amoureuse, bien éloignée du cynisme précédent. La satire politique s'attaque au pessimisme, à la collapsologie, à l'hypocrisie et renoue ainsi avec une tradition théâtrale moliéresque. Mais bien loin de produire un discours désabusé, la moquerie s'efface toujours dans l'absurde, la beauté et la poésie.

Le spectacle redonne ainsi un espoir formidable dans les capacités et les moyens du théâtre. Avec rien ou presque, les deux actrices et les deux acteurs parviennent à nous transmettre une large palette d'émotions et créent des images formidables. Assister à *Jamais labour n'est trop profond* est une expérience nécessaire en ces temps troublés, car on y retrouve un souffle étonnant et une forme de foi en l'avenir.



© Anne-Élodie Sorlin / Annabelle Lourenço

Jamais labour n'est trop profond, conception et mise en scène Thomas Scimeca, Anne-Élodie Sorlin, Maxence Tual, du 22 au 27 septembre 2020 à Nanterre Amandiers. **Informations et réservations.** Saison 2020-2021 à suivre pour de nouvelles dates en France



SCÈNES

Une vie en scène après Les Chiens de Navarre

22/09/20 12h32



PAR

Fabienne Arvers
- 22/09/20 12h32

Un remède à la solastalgie ? Avec leur curiosité tous azimuts et leur joyeuse mélancolie, Thomas Scimeca, Anne-Elodie Sorlin et Maxence Tual imaginent la meilleure façon de réparer le vivant dans *Jamais labour n'est trop profond*. Rencontre avec les trois créateur-trices.

Avec ces trois-là, le désordre est dans l'ordre des choses. Une seconde nature. Alors, quand on se rend fin août au Théâtre Nanterre-Amandiers pour assister à une répétition de *Jamais labour n'est trop profond*, conçu et mis en scène par Thomas Scimeca, Anne-Elodie Sorlin et Maxence Tual, ils mettent évidemment la charrue avant les bœufs.

On commence par déjeuner au soleil pour enchaîner avec une interview sur le pouce, avant de rejoindre la salle de répétition qui ouvre sur le parc de Nanterre. Par facilité, on les appelle les ex-Chiens de Navarre, interprètes inoubliables des spectacles de la compagnie créée par Jean-Christophe Meurisse en 2005 – *Une raclette*, *Nous avons les machines*, *Quand je pense qu'on va vieillir ensemble* ou *Les danseurs ont apprécié la qualité du parquet*.

Mais s'il y a une vie après Les Chiens de Navarre, il y en eut aussi une avant. Anne-Elodie Sorlin et Maxence Tual se connaissent depuis le collège. "On avait 14 ans, des boutons et des appareils dentaires", s'émue Maxence. "On allait voir Bruce Nauman ensemble, des trucs hyper-contemporains", relève Anne-Elodie. "Parmi les petits secrets que tu m'as fait découvrir, il y eut L'Important c'est d'aimer, le film d'Andrzej Zulawski", opine Maxence. De retour avec des chaises, Thomas Scimeca s'inquiète de la tournure de l'interview : "Ah, carrément, vous partez de là ?"

L'agenda culturel de la semaine du 21 septembre

21 SEPTEMBRE 2020 | PAR ANDRÉ BARILLÉ

Découvrez les activités de la semaine avec Toute La Culture. Entre photographie, théâtre et mode, vous allez avoir à faire un choix cornélien !

Jamais labour n'est trop profond

La planète souffre de mille maux. Les sols s'épuisent. Les forêts brûlent. L'air devient irrespirable. La biodiversité se réduit de jour en jour. Et voilà que les pandémies nous isolent quand elles ne nous tuent pas. Que faire ? Faut-il crier « Tous aux abris ! » ?

Revenir à la terre ? Cultiver ses propres tomates ? La scène, le théâtre, jouer : cela a-t-il encore du sens ? Ne vaut-il pas mieux contempler la lenteur extatique de l'escargot ou réapprendre à utiliser notre télencéphale à des fins plus utopiques ? Voilà quelques temps que **Thomas Scimeca**, Anne-Élodie Sorlin et Maxence Tual ont choisi de créer ce spectacle où ils se demandent avec leur humour parfois cru et sur un mode volontiers mélancolique comment s'y prendre pour réparer le monde entier... ou presque.

A retrouver au théâtre Nanterre-Amandiers du 22 au 27 septembre.

Spectacles > Théâtre > Thomas Scimeca : « Notre fiction rattrape à son tour la réalité: la course est serrée »

THÉÂTRE



Thomas Scimeca : « Notre fiction rattrape à son tour la réalité: la course est serrée »

15 SEPTEMBRE 2020 | PAR AMÉLIE BLAUSTEIN NIDDAM

Le 22 septembre, trois ex-Chiens de Navarre s'offrent la réouverture du Théâtre Nanterre-Amandiers avec **Jamais labour n'est trop profond**. L'occasion d'en parler avec Thomas Scimeca qui a créé le spectacle avec Anne-Élodie Sorlin et Maxence Tual.

Un spectacle sur la fin du monde, en temps d'épidémie, cela sonne comme une question classique. Comment allez vous traiter le thème ?

Ce n'est pas un spectacle sur la fin du monde mais surtout sur notre aptitude — ou pas d'ailleurs — à la résilience. Nous sommes vraiment entrés dans le 21^e siècle, c'est la sensation que j'ai depuis quelques temps, ça y est le 20^e est vraiment derrière nous, le monde change à la vitesse mégalomane, il est redoutable et redouté ; alors il faut absorber les chocs comme on peut, avec plus ou moins de convictions intimes, éthiques, politiques. On parle beaucoup de la « réparation » au sens large dans notre spectacle mais aussi d'éco-anxiété, c'est vrai. Comment dans notre société thermo-industrielle, ce qui contribue à détruire notre planète pillée, violée, déchirée, résonne avec notre propre effondrement, un effondrement intérieur, plus intime. Il y a un mot pour définir cet état psychique : la solastalgie.

En fait, nous allons parler de nous, comme d'habitude dans notre travail, nous partons du plus grand vers le plus petit. On va faire une gigantesque décantation et arriver finalement à un seul constat : n'y aurait-il pas d'un côté, le monde, l'humanité à sauver du chaos et de l'autre, nous, voire moi (rire). C'est donc aussi un spectacle sur l'égo-trip et c'est par ce prisme que nous pouvons rire de tout et même (pourquoi pas ?) de la fin du monde en effet. Nous (Maxence, Anne-Élodie et la jeune Leslie) face au monde à réparer, mon dieu quel chantier !

Vous vous connaissez bien tous les trois, puisqu'Anne-Élodie Sorlin et Maxence Tual faisaient également partie des Chiens. Que gardez vous de cette esthétique et surtout, du rapport à l'humour ?

« Le militantisme demande du sérieux, pas du narcissisme » ; c'est de Desportes, je crois !

Eh bien, l'héritage des Chiens de Navarre que nous avons créé et dont nous ne faisons plus partie après plus de 10 ans dans cette compagnie, c'est : notre esprit à ne pas se prendre au sérieux tout en restant pas trop cons avec les propos qu'on aborde. Mais surtout l'essentiel, ce qui est fondamental à mon sens : une amitié très forte, très puissante entre Anne-Élodie Sorlin, Maxence Tual et moi-même.

On essaye toujours de préserver notre humour plutôt provocateur mais à côté de notre Président et de son récent remaniement ministériel nous sommes plutôt des enfants de chœur, on partage un effroi du monde permanent et on en fait toujours notre sujet de prédilection. Et puis nous sommes vigilants face aux événements planétaires tout en gardant notre lâcheté légendaire quand ils nous assaillent.

On garde enfin cette façon si particulière de travailler ensemble mais ça, c'est un secret, comme la recette du pastis !

Ce que je peux vous dire, c'est que OUI on se connaît par cœur sur le plateau et cela provoque deux forces : une force d'amour et une de discorde. Sans « conflits », sans frottements, pas de théâtre, sans amour non plus. Ah oui ! On continue bien entendu (comme avec les Chiens) à s'appeler par nos noms pendant la pièce, ça paraît un détail mais c'est important. Ça trouble la lecture que peut avoir le public lorsqu'il nous regarde, lorsqu'il nous écoute. Nous jouons toujours nous-mêmes avec un léger filtre. Nous essayons d'être en équilibre entre deux espaces : jouer ou ne pas jouer ? On essaie d'incarner, l'air de rien, disons.

Et l'esthétique ?

Quant à l'esthétique, si tant est qu'il y'en ait une, on revient à celle du début des Chiens : une esthétique peu ostentatoire. Celle des nouvelles créations « canines » n'était plus tellement à mon goût.

On a peu d'argent, aucune velléité scénographique (ce qui est d'ailleurs une des premières phrases du spectacle), on n'est pas à Nanterre pour faire du Peduzzi car on n'a pas son talent, mais on se targue de faire un théâtre d'acteurs et rien que pour les acteurs, c'est notre seule vanité. C'est encore le cas avec ce *Jamais labour n'est trop profond*. Sauf que nous avons le désir d'apporter cette fois-ci et avec très peu d'argent (« l'argent nous intéresse pas », encore une phrase pertinente du spectacle) : la dimension contemplative. Une « scéno » frugale (c'est le moins qu'on puisse dire) mais une volonté de créer des images folles et un rapport mélancolique, charnel au plateau qui nous entoure.

J'adore les plateaux de théâtre, c'est mon côté Mnouchkine et avant les Chiens je venais d'un théâtre davantage « Régyen », « Tanguyesque » que Navarrois. J'espère que ce sera un savoureux mélange de rire, de vide-plein et de poésie. Je saturais de l'efficacité rythmique et humoristique des Chiens. J'ai toujours eu besoin de jouer « en creux » et de parler d'Invisible.

Est-ce que vous écrivez à trois ? Vous considérez-vous comme un collectif ?

Oui, on écrit tous les trois, donc c'est notre nouveau collectif si vous voulez. Ce que n'étaient plus les Chiens de Navarre à la fin, devenus la troupe du metteur en scène. C'est peut-être ce qui me manquait et qu'on reconstruit avec notre prolongement dans cette nouvelle compagnie qu'on appellera, allez tiens : LABOUR. Viens on va voir le nouveau Labour ! Pas mal non ? Je sais pas.

Alors je ne sais pas si cela est secret ou non (rires) mais dans *Jamais Labour n'est trop profond*, vous allez convier des guests. Quelle sera leur fonction ?

Il y a des invités chaque soir qui sont de vieux et profonds amis : Thomas de Pourquery, Jonathan Capdevielle, Jeanne Added, Nicolas Stephan et Judith Chemla.

Leur rôle ? Ce serait dommage de spoiler. Ce que je peux dire c'est qu'ils seront notre « syndrome de Stendhal ».

Qu'est-ce que la Covid a changé dans la mise en place de la pièce (qui devait être créée au printemps). Avez vous modifié des choses ?

On n'a presque rien modifié par rapport à cette pandémie : on est tombés des nues car notre spectacle qui devait être un spectacle anticipatoire en avril (c'est à ce moment qu'on devait jouer et cela a été reporté) sera finalement *has been* quand vous le verrez. La réalité a rattrapé la fiction certes mais comme toujours, on essaye de parler d'actualité en lui tordant le cou. Ça va lui donner un relief exceptionnel finalement, plus sombre, très triste. Mais ça ne nous dérange pas.

« Une compagnie résiliente enfermée dans un théâtre depuis quelques années, qui fait de la décroissance sa devise et qui essaye de réparer à la fois le théâtre des Amandiers en danger* (réalité*) mais aussi le monde et surtout eux-mêmes et tout cela entre 2 vagues de Covid ». C'est plutôt un bon pitch.

De surcroît on ouvre la saison, c'est idéal car on peut presque penser, sans beaucoup d'imagination, qu'on rouvre un théâtre fermé depuis 8 mois et plein de toiles d'araignées. Notre fiction rattrape à son tour la réalité : la course est serrée. Agnes b a dit : « rien de plus écologique que l'indémodable. » Magnifique. J'aime beaucoup Agnes b, c'est elle qui m'habille quand je vais à Cannes ou aux Oscars...

Du 22 au 27 septembre aux Amandiers- [Informations et réservations.](#)

Visuel : ©Leslie Thomas

SCIMECA, SORLIN, TUAL : «LABOUR» DU RISQUE

Membres historiques des Chiens de Navarre, le collectif qu'ils ont quitté il y a trois ans, Thomas Scimeca, Anne-Elodie Sorlin et Maxence Tual répètent à Nanterre leur nouveau spectacle, entre plaidoyer pour la décroissance et thérapie de groupe.



Avec la comédienne Leslie Bernard, les trois ex-Chiens de Navarre creusent le sillon de leur humour provoc. Photo Camille McQuat pour Libération

Un, deux, dix moustiques entrent par la fenêtre et piquent les comédiens en répétition dans la touffeur de la salle Aquarium, au sous-sol du Théâtre Nanterre-Amandiers. Maxence Tual, perruque dégarnie cradasse, barbe et bermuda, patriarche du survivalisme bio, chante le bonheur de la vie décroissante (*«Mais c'est ça notre richesse, c'est cultiver nos courgettes, pas se faire réveiller à 6 heures du mat par un chauffeur Uber pour perdre son âme sur un tournage»*). Il écrase avec son bâton de marche le téléphone portable de Thomas Scimeca, lequel, pas rancunier, le prend dans ses bras et explique son moyen naturel pour *«produire de l'électricité en circuit fermé et par transvasement»*. Deux fois, trois fois, dix fois, les gags en cours d'écriture passent, repassent, mutent, sont mâchés, lancés droit, réinterprétés, exagérés, déplacés, annulés et se mélangent aux phrases de la vie courante au point qu'on ne sait plus parfois ce qui appartient à la pièce et ce qui vient de l'adresse quotidienne.

En face, Anne-Elodie Sorlin, dans un costume rembourré de Bécassine est-allemande qui servit jadis à une production de *Béton* de Thomas Bernhard, la jambe repliée sur une chaise, observe, rit et les encourage. Elle est metteuse en scène au tiers-temps. Ici, celui qui ne joue pas dirige les autres, et quand ils sont tous sur scène, ils se fient à leur sensation. Mais ne sont pas très sûrs. *«On demandera plutôt à des amis pendant les filages.»* Accompagnés de la comédienne Leslie Bernard, ces trois-là et leurs idées sur le théâtre, l'humour, la provoc, voire la collapsologie, sont attendus comme les magiciens de cette rentrée moribonde avec leur pièce *Jamais labour n'est trop profond*. Pourquoi tant d'espoirs ? dirait le conférencier sur un ton que Scimeca aime imiter. Premièrement, parce qu'ils ont du talent. Et deuxièmement, parce qu'ils sont libres. Mais c'est pas gagné.

Kibboutz survivaliste

Au centre de leur vie, un point aveugle bouche l'horizon comme l'éléphant dans un salon : les Chiens de Navarre (dits «les Chiens»). Malgré des incursions au cinéma (Scimeca vu chez Valérie Donzelli, Tual chez Judith Davis), le parcours du trio est indissociable du collectif théâtral de Jean-Christophe Meurisse au sein duquel Scimeca, Sorlin et Tual ont fait leurs armes. Ils y étaient auteurs, ont brillé, fait hurler de rire, créé de nombreux spectacles, ont vécu l'aventure des Chiens depuis les premiers plateaux (*«une table, quatre chaises, c'était génial»*), s'en sont séparés il y a trois ans (*«trop de scénographie, trop de formatage, c'était autre chose»*). Depuis, Meurisse a reconfiguré son groupe autour d'ex-Deschiens (Olivier Saladin et Lorella Cravotta). Les anciens Chiens ne souhaitent pas s'étendre sur les modalités de la rupture (*«C'était une expérience incroyablement formatrice [...] et tu en viens à regarder un truc que tu n'aimes pas et sur lequel personne ne te demande ton avis.»*) On aimerait, nous aussi, ne pas revenir sur cette période et n'envisager que l'avenir mais, dans leur conversation, le retour continu du terme «les Chiens», que ce soit en guise de comparaison ou d'expérience, est éloquent. *«C'est comme dans les Chiens...», «Au début on faisait ça avec les Chiens...», «Rappelle-toi à l'époque des Chiens...»* Le trio est poursuivi par ces Chiens qu'ils ont contribué à créer, et on comprend que cette pièce est pour eux l'occasion de s'en libérer, naître, se définir enfin comme ce qu'ils ont envie d'être. *«Retrouver les sensations qu'on aimait dans les Chiens, et les ajouter à ce qu'on n'a encore jamais utilisé de nous. On peut proposer davantage»*, assure Scimeca. Une bonne fois pour toutes se confronter au passé pour ne plus avoir à y revenir.



Répétition de *Jamais labour n'est trop profond*, le 7 septembre au Théâtre des Amandiers.
Photo Camille McOuat pour Libération

Comment se crée le groupe et que crée-t-il, voilà l'immense programme. Salle Aquarium, Scimeca imite Gérard Desarthe, Sorlin pousse la voix façon Feydeau, Tual se laisse aller dix secondes à jouer comme au Splendid... mais, aussi étonnant que cela puisse paraître, l'impulsion du spectacle est venue de Coline Serreau. Tual a visionné *Solutions locales pour un désordre global*, son docu sur la paysannerie, l'érosion des sols, les circuits alternatifs. L'idée de la pièce est née : un trio d'acteurs s'isole dans un kibboutz survivaliste loin des plateaux de cinéma - ce qui devient presque une marotte des Amandiers, son directeur en partance, Philippe Quesne, étant connu pour ses comédies versées biodiversité. *«Quand on commence à s'intéresser à ce genre de questions, qu'on lit Pablo Servigne ou Nicolas Hulot, on finit par tout voir sous l'angle de la catastrophe. Et puis ça résonnait bien avec le moment : le départ des Chiens, la quarantaine, la dépression, le couple, les orientations de carrière... L'effondrement intérieur»*, sourit faiblement Tual. *«On voulait aussi revenir sur l'utilité de l'art. Simplifier le langage. Faire sens avec peu, ça entre dans la thématique, d'où ces costumes récupérés dans des anciennes productions des Amandiers et ce petit budget»*, complète Sorlin.

Doux monologue

Autre catastrophe, à la cafétéria, entre deux bouchées : *«J'ai l'impression que, depuis un ou deux ans, on est complètement entrés dans le XXI^e siècle. Par exemple, le théâtre de Chéreau [qui dirigea les Amandiers dans les années 80, ndlr] nous paraît très très loin... C'est effrayant, l'époque est effrayante, le Covid nous en fait prendre conscience»*, mâche Tual. C'est dans ce théâtre en futurs travaux (*lire ci-contre*), et en habitant des costumes de personnages fantômes, qu'ils vont tenter un *«réenchantement désenchanté»* en mode low-fi. *«Chacun apporte une couleur qui lui correspond : Scimeca nombriliste, Sorlin flippée de vieillir, Tual philosophe»*, se décrivent ceux qui ne se sont pas trouvés de nom de troupe. Ils interprètent sur scène leur propre personnage et à certains égards, quand on entend par exemple délivré dans le noir le doux monologue de Sorlin sur Prométhée inversé (donnant le feu salvateur mais qui sert aussi à détruire), on se demande si cette pièce ne leur sert pas aussi de psychanalyse ouverte.

«C'était aussi pour moi l'occasion de questionner ma carrière de comédienne, vapote Sorlin. Il n'y a que 7 % des rôles pour les femmes de 40 à 60 ans. Une fois qu'on a passé les héroïnes de la vingtaine-trentaine, on fait quoi ? Qu'est-ce qu'on glisse dans cet espace ? On joue les petites mains en construisant des décors ? On cuisine des pizzas ?» C'est ce désarroi qu'elle veut, en creux, porter sur scène, et précisément à ce moment-là, le cuistot du restau des Amandiers se pointe avec une pizza grande comme une carte Michelin. *«Superbe ! Mais la prochaine fois ne vous embêtez pas, parce qu'on va la faire tomber par terre...»* *«Ah bon, répond le cuistot. Je ne vous mettrai que du gras dans la pizza, alors, comme ça vous n'aurez pas mauvaise conscience si vous ne la mangez pas.»* Faire sens avec peu, œuvrer utile, on y est. Tual : *«Mais si vous pouviez nous rajouter de la salade ou des courgettes sur la garniture...»*

Délires complices

A mesure que *Jamais labour n'est trop profond* se crée et fait tranquillement son œuvre thérapeutique, le trio, à l'image d'un groupe de rock dont ils fantasment l'existence, teste aussi sa solidité. Quand l'écriture au plateau tourne en rond, l'un ou l'autre puise dans des thèmes stockés dans un document partagé. Ce jour-là, Anne-Elodie Sorlin a par exemple retrouvé des idées autour de *Nos Cabanes*, de Marielle Macé (Verdier). Tous sont d'accord : ils parlent trop. Mais il en faut, des discussions, pour trouver l'appui minuscule qui va permettre de retourner une scène. Au plateau, ils mélangent images chiadées et délires complices, n'hésitent pas à ralentir le rythme, éteindre les lumières, se priver de décors. Ils recherchent une voie entre radicalité et opportunité de l'humour qui passe. Le résultat, comme vu très en amont, tient du fruit cabossé avec beaucoup de goût. «*Mais le théâtre nécessite du temps, et comme on est partout à la fois, on n'a pas vraiment le temps de laisser les choses reposer.*» Dans cette ambiance agréable mais au sol mouvant, Leslie Bernard, la junior du groupe, a, elle, confiance pour quatre : «*Ils trouvent parfois qu'être trois est une faiblesse, alors que c'est une force. Ils vont trouver leur équilibre. Et on va trouver un endroit qui ne soit pas celui de la facilité.*» Pas dans un chenil, espérons-le. ◆

Guillaume Tion, photos Camille McOuat pour Libération

Jamais labour n'est trop profond de Thomas Scineca, Anne-Élodie Sorlin et Maxence

Tual Du 22 au 27 septembre au Théâtre Nanterre-Amandiers (92).



Forcément original !

**Jamais labour n'est trop profond conception et
mes Thomas Scimeca, Anne-Elodie Sorlin et
Maxence Tual, anciens des Chiens de Navarre**



Trois anciens des Chiens de Navarre partent à la rencontre des cloportes, des scolopendres et d'une jeune beauté. Forcément original.

[Lire la suite.](#)